



# «A bras-le-corps», duo en hommes massifs

**La pièce issue d'un pacte amical conclu il y a vingt-quatre ans par les danseurs Dimitri Chamblas et Boris Charmatz entre au répertoire de l'Opéra de Paris.**

Parmi les conventions perverses qui lient traditionnellement le danseur à son public, on trouve en vrac : avoir l'élégance d'enchaîner les sauts sans faire le bruit d'un semi-remorque balancé dans une décharge, garder pour soi ses décilitres de sueur et le son peu ragoûtant de son essoufflement. En résumé : s'arranger pour maquiller toute trace

d'effort humain – ce qui implique de maintenir un minimum de distance physique entre les deux parties pour que la magie opère.

En 1993, les pratiques du body art et de la performance avaient déjà répondu aux canons du corps idéal et abstrait par un gros bras d'honneur. Mais ces codes prévalaient encore dans le milieu de la danse contemporaine quand



Karl Paquette et Stéphane Bullion lors des répétitions d'*A bras-le-corps*, en février. PHOTO BENOÎTE FANTON

les tout jeunes et jolis Dimitri Chamblas et Boris Charmatz, respectivement âgés de 17 et 19 ans, déboulèrent façon boulets de canon avec leur très charnel *A bras-le-corps*, duo masculin aux confins du jeu de gosses et du combat de catch que la presse de l'époque qualifia rapidement de «danse de bûcherons».

**Bourrin.** En effet, l'idée n'était pas précisément de faire dans la dentelle mais de repousser les limites de l'épuisement en enchaînant les doubles tours avec atterrissage sur les rotules, de se scratcher bruyamment au sol à deux centimètres des moccassins des spectateurs, de composer avec la sensation de fatigue de ces corps réduits à l'état de masses rampantes qui n'en finissent pas de tenter de se relever. Il s'agissait aussi d'assumer avec un zest d'espièglerie leurs deux gabarits poids lourds (plus de 1,80 m et plus de 80 kilos, soit l'équivalent de Schwarzenegger pour le milieu du ballet), moins pour jouer la carte du show testostéroné qui se caresse le torse, encore moins pour celle, aussi kitsch, de la «fragilité dans la force». Simple pour célébrer le corps dans son prosaïsme, son immanence. Faut-il encore le préciser? «Un bras ça a un poids et

le poids ça fait du bruit», note non sans pédagogie Chamblas. Dont acte.

Outre sa façon d'expérimenter une sorte de poétique du corps bourrin, *A bras-le-corps* est resté culte pour plusieurs raisons. Son format d'abord, hérité des coordonnées spatiales du salon bourgeois de la Villa Gillet, où les deux jeunes gens furent invités à créer leur pièce en 1993: un micro-carré de 5,5 m sur 7,5 m entouré de rangées de chaises. Soit un espace quadrifrontal bien trop étroit pour contenir une telle débauche d'énergie: «L'idée alors, c'était de jouer avec cet espace contraint et d'inventer une danse bien trop grande et bien trop large pour lui.» Dans la mesure où l'enjeu de ce duo tient tout entier dans cette esthétique d'éléphants dans un magasin de porcelaine, les dimensions du plateau n'ont jamais changé, que ce soit sur une plage brésilienne ou à la Tate Modern de Londres.

Surtout, à l'heure de faire son entrée au répertoire de l'Opéra de Paris, *A bras-le-corps* débarque auréolé d'un storytelling attendrissant. C'est que la pièce porte en elle, depuis vingt-quatre ans, la trace d'une promesse presque enfantine, d'un pacte d'amitié ambiance *Rox et Rouky* scellé à la fin de l'école, au moment où les chemins

sont censés se séparer (rapport à la vie de tournées qui attend les danseurs). En 1993, Dimitri Chamblas et Boris Charmatz sortent du conservatoire de Lyon. Ils s'apprentent à quitter leur ami Benjamin Millepied, alors âgé de 15 ans, («mon pote de piaule au conservatoire», précise Chamblas) qui, de son côté, prépare ses bagages pour New York: «Avec Boris, on s'est dit à ce moment-là qu'on allait créer ensemble une pièce et qu'on la danserait toute la vie, qu'on vieillirait dedans.»

**Doudou.** Là où la durée de vie moyenne d'une création est de deux ou trois ans, *A bras-le-corps* poursuit ainsi son tour du monde (167 villes au compteur): «C'était aussi l'idée d'inventer un contexte pour se retrouver coûte que coûte, au cas où les parcours nous éloigneraient.» Ils auraient pu s'éloigner, en effet. Après une blessure au dos, Dimitri Chamblas arrête la danse à 28 ans et se réinvente directeur artistique d'une agence de pub à Los Angeles... Pourtant, entre deux réunions marketing, il continue d'honorer la promesse d'*A bras-le-corps*, vaille que vaille: «C'est la pièce qui m'a permis de garder le fil. J'ai finalement plaqué la pub en 2015 quand Benja-

min [Millepied] m'a appelé à l'Opéra de Paris.» Dimitri Chamblas y a dirigé la «3<sup>e</sup> scène» (*lire Libération du 11 septembre 2015*).

Pièce initiatique, doudou fusionnel pour ses auteurs... Un honneur ou un crève-cœur de transmettre *A bras-le-corps* à d'autres danseurs? En la confiant au ballet de l'Opéra de Paris, il ne s'agit pas tout à fait, en tout cas, de passer le flambeau. Dimitri Chamblas et Boris Charmatz, quarantennaires, continueront parallèlement à danser leur duo, en appréciant toutes les modulations esthétiques qu'implique le vieillissement: «Lever le poing en l'air à 17 ans et à 60 ans ne renvoie évidemment pas les mêmes signaux.» Pour l'heure, il a fallu trouver deux corps suffisamment mastocs pour se catapulte avec fracas et gaillardise sous la rotonde du Palais Garnier. Les étoiles Karl Paquette et Stéphane Bullion ont été choisies.

ÈVE BEAUVALLET

**À BRAS-LE-CORPS**  
ch. DIMITRI CHAMBLAS  
et BORIS CHARMATZ  
Palais Garnier, Paris,  
du 16 mars au 2 avril.  
Dansé par Karl Paquette  
et Stéphane Bullion  
(et par Dimitri Chamblas et  
Boris Charmatz le 18 mars).  
Rens.: [www.operadeparis.fr](http://www.operadeparis.fr)